



FESTIVAL D'AVIGNON

ENFANT

une création pour la Cour d'honneur du Palais des papes, par **Boris Charmatz**

texte de **Bruno Tackels**, août 2011

Ils sont petits, ces hommes qui entrent sur le plateau de la Cour d'honneur. De petits êtres, désignés par leur taille, des enfants. Leur entrée dans la Cour les grandit en même temps qu'elle souligne ce qu'ils sont : des petits.

Ils sont d'autant plus petits qu'ils affrontent la Cour, elle qui a tendance à miniaturiser tout ce qui ailleurs semblerait parfaitement normal. Mais il n'y a pas que la Cour qui indique leur petitesse. Il y a aussi la machine, les machines disposées sur le plateau.

Elles-mêmes, ces machines, sont comme regardées par les pierres de la Cour, et apparaissent pour ce qu'elles sont : de petites machines pour les hommes, sans commune mesure avec la Cour, son énormité et sa machinerie imposante.

Pourquoi ces machines sur la scène ? Pourquoi cette grue qui tourne au vent, et ce tapis roulant qui monte vers le ciel ? Elles ne sont pas là par hasard, loin s'en faut. Comme si la Cour les avait générées.

Et c'est un peu ce qui s'est passé, quand Boris Charmatz a commencé à s'approcher de la Cour. Pendant le printemps, il avait visité le Palais, en pleine nuit, au moment où se monte « la Cour d'honneur ».

On aurait tendance à oublier que pendant l'année, c'est un monument historique fréquenté chaque jour par des milliers de visiteurs. Dès le mois d'avril, la nuit tombée, quand les derniers touristes ont quitté le site, une étrange grue se glisse par la porte principale de la Cour. Avec ses quatre roues motrices, elle pénètre en crabe dans le goulot, à quelques centimètres près.

Et pendant toute la nuit, comme une immense pince à sucre, cette grue improbable déploie un bras gigantesque, sur plus de trente mètres, et construit pas à pas la structure primaire de la Cour (un espace étonnamment crevassé, construit sur un pic rocheux, avec un puits, un champ de fouilles, un tombeau - toute une histoire que le plateau du Festival recouvre chaque été), puis le gradin qui accueille près de 2 000 personnes. Chaque poutrelle est unique et pèse plus d'une tonne. La manipulation de ces pièces qui volent dans l'espace exige une grande précision. Un travail d'orfèvre à grande échelle.

La scène est magique, elle en dit long sur la relation entre la Cour et ceux qui y ont séjourné. Elle dit bien la démesure qui préside au projet initial, celui des papes en rupture avec l'autorité de Rome, repris et dévoyé par Jean Vilar et la troupe du Théâtre national populaire. Un geste iconoclaste. Et qui reste en même complètement démiurgique.

Dans la Cour d'honneur, cette règle semble ne pas s'appliquer : les hommes continuent sans

faiblir à défier les dieux. À penser que leur parole peut se mesurer aux forces supérieures. Tel est le lot de tous les artistes qui se sont frottés à la Cour d'honneur.

Boris Charmatz ne fait pas exception à ce principe. Son spectacle trouve son origine dans une « scène » étonnante, le montage de la Cour d'honneur. Quand il a vu les mouvements de cette grue, dont le bras traverse majestueusement tout l'espace de la Cour dans la nuit, il s'est dit, immédiatement, que cette danse-là devait pouvoir trouver sa place, sa mémoire, dans le spectacle qu'il était en train de rêver.

Il aurait aimé que la grue puisse rester sur le plateau de la Cour, après ces mois de montage nocturne. L'image est puissante, mais impossible : quand elle a mis en place le dernier morceau du plateau, elle est obligée de se retirer par la porte principale, comme elle est venue.

La scène a pris le relais, et la grue a subi une réduction. Et elle ne porte plus des poutres de métal d'une tonne, mais des corps, qu'elle lève, déplace, démantèle, déplie, replie, et dépose. Avec une grande douceur. Il n'y a aucun combat entre l'homme et la machine, juste une acceptation du mouvement qu'elle impulse.

Le tapis roulant qui monte vers le ciel prend le relais. Il accueille les corps dans son écrin, les emmène vers les hauteurs, un temps, pour très vite les laisser retomber, et revenir au point de départ. Les corps ne répondent pas et se laissent guider par l'inertie, mouvementés plutôt qu'en mouvement.

Quand les corps ont bien chuté, revenus à leur point mort, les petits hommes peuvent faire leur entrée. À leur tour d'être manipulés, déplacés et dépossédés de toute initiative autonome. L'enfant jouet de l'homme. Ou son double, ou son reste, ou son âme. Le spectacle resterait rassurant s'il se contentait de ces deux moments : l'homme pris par la machine, avant de se saisir lui-même de l'enfant. Mais tout bascule et les enfants reprennent forme et vie. Les adultes s'affaissent à leur tour.

Par des petits rituels improvisés, ils s'emparent des « grands », les malaxent, les lèvent, les retournent. Un retournement salvateur. L'enfant n'est plus sous la coupe de ses pères, mort avant de naître, comme cela se passe malheureusement partout dans notre époque, lourde de tous les désenchantements.

Non, l'enfant vit, *survit*, dépasse ceux qui le précèdent, et invente pour eux une dernière danse, qui dissipe le désespoir ambiant. Puis c'est le chant qui sort des corps, polyphonique, nu et brut, il s'échappe de la Cour comme la fumée d'une bougie avant de s'éteindre.

